



Léon Tolstoï
La Guerre et la Paix

INTRODUCTION PAR PIERRE PASCAL

TRADUCTION PAR HENRI MONGAULT

INDEX PAR SYLVIE LUNEAU

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

LÉON TOLSTOÏ

*La Guerre
et la Paix*

INTRODUCTION PAR PIERRE PASCAL
TRADUCTION PAR HENRI MONGAULT
INDEX PAR SYLVIE LUNEAU

nrf

GALLIMARD

8-8

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1952.

LIVRE PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

*E*H bien, mon prince, Gênes et Lucques ne sont plus que des apanages, des domaines de famille Buonaparte. Non, je vous prévins que si vous ne me dites pas que nous avons la guerre, si vous vous permettez encore de pallier toutes les infamies, toutes les atrocités de cet Antéchrist (ma parole, j'y crois) — je ne vous connais plus, vous n'êtes plus mon ami, vous n'êtes plus mon fidèle serviteur, comme vous dites¹. Eh, bonjour, bonjour. Je vois que je vous fais peur. Asseyez-vous et dites-moi les nouvelles.

C'est par ces paroles qu'au mois de juin de l'an 1805 la fameuse Anna Pavlovna Scherer, dame d'honneur favorite de l'impératrice Marie Fiodorovna, accueillit le prince Basile, personnage important et haut placé, qui arrivait, bon premier, à sa soirée. Depuis quelques jours Anna Pavlovna avait des accès de toux, la « grippe », disait-elle, en recourant à un mot nouveau encore fort peu répandu. Dans la matinée elle avait fait porter par un valet à livrée rouge à toutes ses connaissances sans distinction un billet ainsi conçu :

« Si vous n'avez rien de mieux à faire, M. le comte — ou bien : mon prince —, et si la perspective de passer la soirée chez une pauvre malade ne vous effraye pas trop, je serai charmée de vous voir chez moi entre 7 et 10 heures. — Annette Scherer. »

— Dieu, quelle virulente sortie ! répondit le prince sans prendre garde à cet accueil.

Il portait l'uniforme de cour, brodé, constellé de

1. Nous avons dû imprimer en italique les passages qui sont en langue étrangère dans le texte. C'est pourquoi les termes soulignés par Tolstoï seront, eux, imprimés en petites capitales au lieu de l'être en italique selon l'usage.

On remarquera dans le français de Tolstoï certaines gaucheries, que nous n'avons pas cru devoir corriger.

plaques d'ordres, avec bas de soie et escarpins ; sa face camuse rayonnait. Il s'exprimait en ce français raffiné que parlaient nos grands-parents, dans lequel même ils pensaient, en y mettant cet accent protecteur, ces intonations molles, qui sont habituels à quiconque a vieilli dans le monde et tient un rang à la cour. Penchant vers Anna Pavlovna son crâne parfumé et luisant, il lui baisa la main, puis se laissa doucement tomber sur un canapé.

— *Avant tout, dites-moi comment vous allez, chère amie.* Rassurez votre ami, continua-t-il sur le même ton et d'une voix où, sous la politesse et la sympathie, perçait une indifférence presque gouailleuse.

— Comment peut-on bien aller..., quand on souffre moralement ? Peut-on garder son calme de nos jours, quand on a du cœur ? répondit Anna Pavlovna. Vous me restez toute la soirée, j'espère ?

— Et le raout à l'ambassade d'Angleterre ? C'est aujourd'hui mercredi. Il faut que j'y fasse une apparition. Ma fille doit venir me prendre.

— Je croyais que celui d'aujourd'hui était remis. Je vous avoue que toutes ces fêtes et tous ces feux d'artifice commencent à devenir insipides.

— Si on avait su que tel était votre désir, on l'aurait certainement remis, affirma le prince, qui, comme une pendule bien remontée, émettait par habitude des opinions qu'il eût été fâché lui-même de voir prendre au sérieux.

— *Ne me tourmentez pas. Eh bien, qu'a-t-on décidé par rapport à la dépêche de Novossiltsov ? Vous savez tout.*

— *Que vous dire ?* répondit le prince d'un ton froid et ennuyé. *Qu'a-t-on décidé ? On a décidé que Buonaparte a brûlé ses vaisseaux, et je crois que nous sommes en train de brûler les nôtres.*

Le prince Basile parlait toujours avec la nonchalance d'un acteur qui débite un rôle cent fois ressassé. Anna Pavlovna au contraire, malgré ses quarante ans, était toute fougue et tout entrain.

L'état d'enthousiasme était si bien devenu sa fonction sociale que parfois, à son corps défendant, elle se montrait enthousiaste pour ne point décevoir l'attente des personnes qui la connaissaient. Encore qu'il n'allât pas très bien à ses traits déjà fatigués, le demi-sourire qui flottait sans cesse sur le visage d'Anna Pavlovna révélait,

comme chez les enfants gâtés, la pleine conscience de son péché mignon, péché dont elle ne voulait, ne pouvait, ni ne jugeait même utile de se corriger.

Au beau milieu de cet entretien sur la politique, Anna Pavlovna s'emporta.

— Ah! ne me parlez pas de l'Autriche. Je n'y entends rien, peut-être, mais l'Autriche n'a jamais voulu, ne veut pas la guerre. Elle nous trahit. C'est à la Russie seule qu'il appartient de sauver l'Europe. Notre bienfaiteur sait à quelle haute mission il est appelé; il lui sera fidèle. Voilà la seule chose à laquelle je crois. Notre grand, notre admirable empereur a le plus beau rôle du monde à jouer; il est si vertueux, si magnanime, que Dieu ne l'abandonnera point: il remplira sa mission, qui est d'écraser l'hydre de la révolution, actuellement plus terrible encore sous les traits de ce scélérat, de cet assassin. C'est nous, et nous seuls, qui devons racheter le sang du juste... Sur qui pourrions-nous compter, voyons? L'Angleterre, avec son esprit mercantile, ne comprendra jamais, ne peut pas comprendre toute la grandeur d'âme de l'empereur Alexandre. Elle a refusé d'évacuer Malte. Elle tergiverse, elle nous suppose des arrière-pensées. Qu'ont-ils dit à Novossiltsov?... Rien! Ils n'ont pas compris, ils ne peuvent pas comprendre le désintéressement de notre empereur, qui ne désire rien pour lui-même, mais veut tout pour le bien du monde. Et qu'ont-ils promis? Rien! Et même ce qu'ils ont promis, ils ne le tiendront pas! La Prusse a déjà déclaré que Bonaparte était invincible: à l'entendre, l'Europe entière ne peut rien contre lui... Je ne crois pas un traître mot de tout ce que disent Hardenberg ou Haugwitz. *Cette fameuse neutralité de la Prusse, ce n'est qu'un piège.* J'ai foi en Dieu seul, en la haute destinée de notre gracieux empereur. C'est lui qui sauvera l'Europe...!

Elle s'arrêta soudain, souriant la première de sa véhémence.

— Ma parole, dit le prince, souriant à son tour, si c'était vous qu'on avait envoyée à la place de notre cher Wintzingerode, vous auriez enlevé d'assaut le consentement du roi de Prusse. Vous êtes d'une éloquence... M'offrirez-vous une tasse de thé?

— Tout de suite. *À propos*, ajouta-t-elle en retrouvant son calme, j'ai aujourd'hui deux personnes très

intéressantes : *le vicomte de Mortemart, il est allié aux Montmorency par les Roban.* Un des plus grands noms de France, un de nos bons émigrés, un vrai. Et puis *l'abbé Morio* : vous connaissez ce profond esprit ? Il a été reçu par l'empereur. Vous le connaissez ?

— Ah ! je serai ravi. À propos, ajouta le prince de son ton le plus dégagé, comme s'il se rappelait tout à coup un détail qui était en fait la raison majeure de sa visite ; est-il vrai que *l'impératrice-mère* appuie la candidature du baron Funke comme premier secrétaire à Vienne ? *C'est un pauvre sire, ce baron, à ce qu'il paraît.*

Le prince Basile guignait pour son fils ce poste que, par l'intermédiaire de l'impératrice Marie Fiodorovna, on s'efforçait de faire obtenir au baron.

— *Monsieur le baron de Funke a été recommandé à l'impératrice-mère par sa sœur,* répondit-elle d'un ton froid et chagrin.

Quand Anna Pavlovna prononça le nom de l'impératrice, son visage exprima soudain le respect le plus sincère, la vénération la plus profonde, avec un rien de mélancolie. C'était là son expression habituelle, lorsqu'elle parlait de sa haute protectrice.

— Sa Majesté a daigné témoigner au baron *beaucoup d'estime,* reprit-elle, tandis que son regard s'enténébrait de nouveau.

Le prince garda un silence indifférent. Avec son instinct rapide, son tact de femme et d'habituee de la cour, Anna Pavlovna avait voulu faire sentir au prince qu'il était allé trop loin en s'exprimant ainsi sur le compte d'un protégé de l'impératrice, et en même temps le consoler.

— *Mais à propos de votre famille,* lui dit-elle, *savez-vous que votre fille, depuis qu'elle sort, fait les délices de tout le monde ? On la trouve belle comme le jour.*

Le prince s'inclina en signe de déférence et de gratitude.

Après un instant de silence, Anna Pavlovna se rapprocha du prince avec un sourire gracieux, comme pour lui marquer que les sujets politiques et mondains cédaient la place aux épanchements intimes.

— Je me dis souvent, reprit-elle, que la vie est parfois bien injuste dans la répartition du bonheur. Pourquoi le sort vous a-t-il donné deux si charmants enfants —

Anatole, votre cadet, mis à part, celui-là me déplaît fort, jeta-t-elle incidemment d'un ton sans réplique, en fronçant les sourcils — oui, deux si charmants enfants? Personne n'en fait moins de cas que vous; aussi ne les valez-vous pas.

— *Que voulez-vous*, répondit le prince, *Lavater aurait dit que je n'ai pas la bosse de la paternité.*

— Trêve de badinage, voyons; je veux vous parler sérieusement. Savez-vous que je suis mécontente de votre cadet? Entre nous soit dit — son visage prit son air de tristesse —, on a parlé de lui chez Sa Majesté l'impératrice, et l'on vous plaint...

Comme le prince ne répliquait mot, elle lui signifia d'un regard qu'elle attendait une réponse. Le prince se renfrogna.

— *Que voulez-vous que j'y fasse!* finit-il par dire. J'ai eu beau faire pour leur éducation tout ce que peut faire un père, ce ne sont tous deux que des *imbéciles*. Hippolyte du moins est un imbécile de tout repos, tandis qu'Anatole est un imbécile turbulent. C'est la seule différence qu'il y ait entre eux, ajouta-t-il avec un sourire plus contraint que d'ordinaire, et les plis qui se formèrent aux commissures de ses lèvres dénoncèrent une amère irritation.

— Pourquoi donc les gens de votre sorte ont-ils des enfants? Si vous n'étiez pas père, je n'aurais rien à vous reprocher, dit Anna Pavlovna en levant ses yeux pensifs.

— *Je suis votre fidèle serviteur, et à vous seule je puis l'avouer.* Mes enfants, *ce sont les entraves de mon existence.* C'est ma croix. Voilà comme j'envisage la chose. *Que voulez-vous...*

Il se tut, indiquant d'un geste qu'il se résignait à son cruel destin. Anna Pavlovna se prit à songer.

— L'idée ne vous est jamais venue de marier votre Anatole, cet enfant prodigue? On prétend que les vieilles filles *ont la manie des mariages*. Je ne crois pas avoir encore cette faiblesse, mais je connais une *petite personne*, à qui son père rend la vie très dure, *une parente à nous, une princesse Bolkonski.*

Pour toute réponse, le prince Basile, avec son intuition d'homme du monde, marqua d'un signe de tête qu'il avait pris bonne note de la proposition.

— Savez-vous que cet Anatole me coûte dans les quarante mille roubles par an? avoua-t-il, emporté par le triste cours de ses pensées. Qu'advient-il dans cinq ans si cela continue de ce train? reprit-il après un silence. *Voilà l'avantage d'être père.* Elle est riche, votre jeune princesse?

— Son père est aussi riche qu'avare. Il habite la campagne. Vous savez, c'est ce fameux prince Bolkonski, qui a dû quitter le service du temps de l'empereur défunt et qu'on surnommait *le roi de Prusse*. Il est fort intelligent, mais bizarre et pas commode. *La pauvre petite est malheureuse comme les pierres.* Elle a un frère, marié depuis peu à Lise Meinen; il est aide de camp de Koutouzov. Je l'attends ce soir.

— *Écoutez, chère Annette,* dit le prince qui s'empara soudain de la main de son interlocutrice et l'abassa, Dieu sait pourquoi, jusqu'au sol. *Arrangez-moi cette affaire, et je suis votre fidèle serviteur à tout jamais.* J-a-m-é, *comme mon staroste m'écrit* dans ses rapports. Elle est riche et de bonne famille. C'est tout ce qu'il me faut.

Avec les gestes aisés et gracieux qui lui étaient propres, il se pencha sur la main de la dame d'honneur pour la baiser; puis il la secoua un bon moment, renversé dans son fauteuil et le regard au loin.

— Attendez, dit Anna Pavlovna, pensive. J'en parlerai ce soir à *Lise, la femme du jeune Bolkonski.* Et peut-être bien que l'affaire s'arrangera. *Ce sera dans votre famille que je ferai mon apprentissage de vieille fille.*

CHAPITRE II

LE salon d'Anna Pavlovna commençait à se remplir. Toute l'aristocratie de Pétersbourg était là, des gens fort différents d'âge et de caractère, mais qui tous appartenaient au même clan. La fille du prince Basile, la belle Hélène, dont la toilette de bal s'ornait du chiffre impérial, vint chercher son père pour aller en sa compagnie au raout de l'ambassade d'Angleterre. La jeune et petite princesse Bolkonski, réputée pour être *la femme la plus*

séduisante de Pétersbourg, fit son apparition : mariée depuis l'hiver dernier, sa grossesse ne lui permettait point de se montrer dans le grand monde, sans toutefois lui interdire les soirées intimes. Le prince Hippolyte, fils du prince Basile, arriva en compagnie de Mortemart, qu'il présenta ; puis ce fut le tour de l'abbé Morio, de beaucoup d'autres encore.

À chaque nouvel arrivant Anna Pavlovna demandait : « Vous n'avez pas encore vu *ma tante* ? » ou bien : « Vous ne connaissez pas *ma tante* ? » Et aussitôt elle l'entraînait d'un air fort sérieux vers une petite vieille affublée d'énormes rubans, qui avait surgi de la pièce voisine dès l'arrivée des premiers visiteurs. Anna Pavlovna les lui présentait, en reportant lentement ses yeux de l'invité à *ma tante*, et s'écartait incontinent.

Chacun accordait les compliments d'usage à cette tante inconnue, et que nul n'éprouvait le besoin de connaître. Sans mot dire, Anna Pavlovna témoignait par son air mélancolique et solennel son approbation aux complimenteurs. À tous sans exception *ma tante* débitait la même phrase relative à leur santé, à la sienne propre, à celle de Sa Majesté l'impératrice, laquelle, grâce à Dieu, était aujourd'hui meilleure. Chacun alors, tout en évitant par bienséance de montrer une hâte excessive, prenait congé de la bonne dame, pour toute la soirée, avec la sensation d'allègement qui suit l'accomplissement d'un pénible devoir.

La jeune princesse Bolkonski avait apporté son ouvrage dans un petit sac de velours broché d'or. Un soupçon de duvet ombrait sa mignonne lèvre supérieure un peu courte à vrai dire, mais qui s'entrouvrait avec beaucoup de grâce, et parfois même faisait, en s'abaissant sur la lèvre inférieure, une moue d'autant plus exquise. Comme il arrive toujours chez les femmes vraiment séduisantes, c'étaient ces légères imperfections — cette lèvre trop courte et cette bouche entrouverte — qui lui donnaient un attrait spécial, un genre de beauté bien à elle. À voir cette future maman, pleine de vie et de santé, supporter si allègrement sa position, chacun se sentait le cœur en joie. Il suffisait de quelques instants passés en sa compagnie, pour que tous — les vieillards comme les jeunes gens blasés et moroses — se crussent devenus semblables à elle. Quiconque avait, en conversant avec

elle, aperçu, à chacune de ses paroles, l'éclosion de son radieux sourire, subi l'éblouissement continu de ses dents blanches, se croyait ce soir-là plus aimable que jamais. Et c'était une illusion générale.

Son sac à ouvrage à la main, la petite princesse fit le tour de la table d'un pas vif et balancé et s'assit sur un canapé près du samovar en argent en disposant gaie-ment sa robe, tout cela comme s'il se fût agi d'une *partie de plaisir* tant pour elle que pour son entourage. Puis elle ouvrit son réticule.

— *J'ai apporté mon ouvrage*, dit-elle à l'adresse d'un chacun. Attention, *Annette, ne me jouez pas un mauvais tour*, continua-t-elle à l'intention, cette fois, de la maîtresse de maison. *Vous m'avez écrit que c'était une toute petite soirée ; voyez comme je suis attifée.*

Elle étendit les bras pour montrer son élégante robe grise garnie de dentelles, et qu'un large ruban ceignait un peu plus bas que la poitrine.

— *Soyez tranquille, Lise, vous serez toujours la plus jolie*, répondit Anna Pavlovna.

— *Vous savez, mon mari m'abandonne*, reprit-elle du même ton, s'adressant maintenant à un général. *Il va se faire tuer. Dites-moi, pourquoi cette vilaine guerre ?* demanda-t-elle au prince Basile, et sans attendre la réponse, elle se tourna vers la fille du prince, la belle Hélène.

— *Quelle délicieuse personne que cette petite princesse !* murmura le prince à l'oreille d'Anna Pavlovna.

Peu de temps après la princesse entra un jeune homme épais, corpulent, à cheveux ras, en lunettes, pantalon clair à la mode du jour, jabot très haut et frac cannelle. Ce gros jeune homme était le fils naturel du comte Bézoukhov, illustre personnage du temps de Catherine, qui se mourait alors à Moscou. Élevé à l'étranger, il venait de rentrer en Russie, n'avait pas encore pris de service et se montrait pour la première fois dans le monde. La maîtresse du logis l'accueillit du salut qu'elle réservait aux plus insignifiants de ses visiteurs. La froideur de cette réception n'empêcha point Anna Pavlovna de laisser paraître sur son visage le vague malaise que l'on éprouve à la vue d'un objet encombrant et qui jure avec son entourage. Cet effroi, d'ailleurs, était moins causé par la stature du nouvel arrivant — encore qu'il dominât tous les hommes présents — que par cet

air tout à la fois naïf et perspicace, intelligent et timide, qui le distinguait de tous les assistants.

— *C'est bien aimable à vous, monsieur Pierre, d'être venu voir une pauvre malade*, lui dit Anna Pavlovna, en échangeant un regard anxieux avec *ma tante*, auprès de laquelle elle le conduisait.

Pierre grommela quelques mots incompréhensibles, tandis que ses yeux fouillaient avidement l'assemblée. Il salua d'un sourire joyeux la petite princesse, comme une connaissance intime, et s'approcha de la tante. L'inquiétude d'Anna Pavlovna n'était pas vaine, car monsieur Pierre abandonna la bonne vieille sans lui laisser finir sa tirade sur la santé de Sa Majesté l'impératrice. Anna Pavlovna épouvantée l'arrêta :

— Vous ne connaissez pas l'abbé Morio ? Il est très intéressant..., lui dit-elle.

— Oui, j'ai entendu parler de son plan de paix perpétuelle ; le projet est curieux, mais ne paraît guère praticable...

— Vous croyez ?... fit Anna Pavlovna pour dire quelque chose. Et elle voulut retourner à ses devoirs de maîtresse de maison.

Mais Pierre commit un nouvel impair, tout à l'inverse du premier. Il venait de quitter une interlocutrice sans attendre la fin de ses propos ; et voici qu'il en retenait une autre contre son gré ! La tête baissée, ses grandes jambes écartées, il se mit à exposer à Anna Pavlovna pour quelles raisons le plan de l'abbé lui semblait une pure chimère.

— Nous reparlerons de cela plus tard, dit Anna Pavlovna en souriant.

En laissant là ce jeune homme qui ne savait pas vivre, elle revint à ses fonctions d'hôtesse, tout yeux et tout oreilles, prête à intervenir là où la conversation faiblissait. Un maître de filature, quand il a installé ses ouvriers, va et vient le long des métiers ; tel fuseau s'arrête-t-il, tel autre fait-il entendre un bruit anormal, grinçant ou trop élevé, vite notre homme s'empresse, arrête celui-ci, remet celui-là en marche. De même Anna Pavlovna, allant et venant dans son salon, s'approchait des cercles silencieux ou trop bruyants, et jetant ici tel mot, déplaçant là telle personne, redonnait à la machine à parler le juste mouvement qu'exigeaient les convenances. Ces soins divers ne

réussirent pourtant point à dissiper l'inquiétude évidente que lui causait la présence de Pierre. Elle le vit avec un regard soucieux s'approcher du cercle qui s'était formé autour de Mortemart, puis se diriger vers celui où pérorait Morio. Cette soirée d'Anna Pavlovna était la première à laquelle monsieur Pierre, qui avait reçu son éducation à l'étranger, assistait en Russie; toutes les « lumières » de Saint-Pétersbourg s'étaient donné ici rendez-vous; il ne l'ignorait point et, tel un enfant dans une boutique de jouets, il ouvrait de grands yeux. Il avait toujours peur de manquer quelque entretien judiciaire dont il eût pu faire son profit. En voyant réunis en ce lieu tant de personnages distingués et sûrs d'eux-mêmes, il s'attendait à des merveilles d'esprit. La conversation engagée autour de l'abbé Morio lui ayant paru intéressante, il se joignit à ce groupe, attendant l'occasion, chère aux jeunes gens, de faire connaître sa manière de voir.

CHAPITRE III

LA soirée d'Anna Pavlovna marchait à souhait. De toutes parts les fuseaux ronronnaient sans heurt et sans interruption. À l'exception de *ma tante*, qui n'avait pour toute interlocutrice qu'une dame d'un certain âge, au visage émacié, usé par les larmes, et qui paraissait peu à sa place dans cette brillante société, les invités s'étaient répartis en trois groupes. L'un, composé surtout d'hommes, avait pour centre l'abbé; dans un autre, celui des jeunes gens, trônaient la belle princesse Hélène et la charmante princesse Bolkonski, toute rose, toute mignonne, bien qu'un peu trop forte pour son âge; dans le troisième, Mortemart et Anna Pavlovna.

De toute évidence le jeune vicomte, garçon à l'extérieur agréable, aux traits fins, aux manières douces, se croyait une célébrité; il n'en daignait pas moins, en homme bien élevé, s'offrir à la curiosité de la noble compagnie. Et non moins évidemment Anna Pavlovna l'offrait en régal à ses invités. Un bon maître d'hôtel présente comme une chose surnaturellement exquise une

pièce de bœuf qui dans une cuisine malpropre ne provoquerait que le dégoût; de même Anna Pavlovna avait servi à ses hôtes, d'abord le vicomte, puis l'abbé, comme des mets surnaturellement raffinés.

L'assassinat du duc d'Enghien défraya dès l'abord la conversation du groupe Mortemart. Le vicomte affirma que le duc avait péri victime de sa grandeur d'âme et qu'il existait des raisons particulières au ressentiment de Bonaparte.

— *Ah! voyons. Contez-nous cela, vicomte*, dit Anna Pavlovna, ravie de constater que cette simple phrase: *contez-nous cela, vicomte*, rendait comme un son à la Louis XV.

En signe de déférence le vicomte s'inclina avec un sourire courtois. Anna Pavlovna fit aussitôt former le cercle autour de lui et invita tout le monde à lui prêter une oreille attentive.

— *Le vicomte a été personnellement connu de Monseigneur*, insinuait-elle à celui-ci. *Le vicomte est un parfait conteur*, assurait-elle à celui-là. *Comme on voit l'homme de la bonne compagnie*, déclarait-elle à un troisième. Et le vicomte fut servi à l'honorable société sous son aspect le plus pimpant, le plus avantageux, tel un rosbif sur un plat bien chaud, saupoudré de fines herbes.

Le vicomte sourit finement, prêt à commencer son récit.

— Venez donc ici, *chère Hélène*, dit Anna Pavlovna à la belle princesse installée à une certaine distance, au centre d'un autre groupe.

La princesse Hélène se leva, avec ce sourire inaltérable de femme parfaitement belle qu'elle avait déjà en entrant dans le salon. Au bruissement léger de sa robe de bal blanche, ornée de lierre et de mousse, dans tout l'éclat de ses épaules laiteuses, de ses cheveux moirés, de ses diamants scintillants, elle passa, au milieu des hommes qui s'écartaient devant elle, tout droit, sans regarder aucun d'eux; mais son sourire s'adressait également à tous et semblait condescendre à ce que chacun admirât la perfection de sa taille, la plénitude de ses épaules, de sa gorge, de son dos, largement décolletés selon la mode du moment; elle s'approcha ainsi d'Anna Pavlovna et l'on eût dit qu'elle apportait dans son sillage toute la splendeur d'un bal. Hélène était si belle que, loin de recourir

à la moindre coquetterie, elle paraissait au contraire avoir scrupule du pouvoir triomphal de son incontestable beauté et chercher, bien vainement, à en amoindrir l'éclat.

— Quelle belle personne ! disait chacun à sa vue.

Quand elle s'assit devant Mortemart et l'illumina à son tour de son éternel sourire, le vicomte sursauta, comme frappé de surprise, et baissa les yeux en souriant.

— Madame, dit-il en s'inclinant, je crains pour mes moyens devant un pareil auditoire.

Sans juger utile de répondre, la princesse appuya sur un guéridon son bras d'un parfait modelé. Elle attendait, souriante. Et, pendant toute la durée du récit, elle se tint bien droite, ordonnant les plis de sa robe, ou contemplant tantôt son beau bras rond, légèrement déformé par le contact avec la table, tantôt sa gorge splendide sur laquelle elle disposait sa rivière de diamants. Aux endroits à effet du récit, ses yeux interrogeaient le visage d'Anna Pavlovna, dont elle copiait sur-le-champ l'expression ; mais bientôt ses traits se figeaient de nouveau dans un sourire olympien.

À la suite d'Hélène la petite princesse abandonna la table à thé.

— *Attendez-moi, je vais prendre mon ouvrage*, dit-elle. *Voyons, à quoi pensez-vous ?* lança-t-elle au prince Hippolyte. *Apportez-moi mon réticule.*

Ce déménagement de la princesse, qui riait et parlait à tout le monde, n'alla pas sans produire quelque brouhaha. Quand elle eut pris place et remis de l'ordre à sa toilette :

— C'est parfait comme cela ; vous pouvez commencer, déclara-t-elle en reprenant son ouvrage.

Le prince Hippolyte, porteur du réticule, la suivit dans son déplacement, et se carra dans un fauteuil qu'il avait roulé auprès d'elle.

Le charmant Hippolyte offrait avec la superbe Hélène une ressemblance d'autant plus frappante qu'elle ne l'empêchait point d'être fort laid. Le frère et la sœur avaient bien les mêmes traits ; mais, alors que chez celle-ci ils étaient éclairés d'un perpétuel sourire jeune, satisfait, exhalant la joie de vivre, ils s'enténébraient chez celui-là d'un voile de stupidité et n'exprimaient qu'une suffisance immuable et hargneuse. Et les formes classiques, sculpturales d'Hélène contrastaient avec le corps débile

et chétif d'Hippolyte, dont une grimace morne, indéfinie contractait sans cesse les yeux, le nez, la bouche, tandis que ses bras et ses jambes prenaient toujours des poses empruntées.

— *Ce n'est pas une histoire de revenants ?* demanda-t-il à peine installé, ajustant en hâte devant ses yeux un lorgnon, dont apparemment il ne pouvait se passer pour engager la conversation.

— *Mais non, mon cher,* dit, en haussant les épaules, le narrateur interloqué.

— *C'est que je déteste les histoires de revenants,* alléguait le prince, dont le ton prouvait qu'il ne comprenait qu'après coup les phrases qui lui échappaient. Il les débitait, d'ailleurs, avec une assurance si péremptoire qu'on hésitait à les prendre soit pour des propos sensés, soit pour des calembredaines. En bas de soie et en escarpins, il portait un frac vert bouteille sur une culotte qu'il dénommait *cuisse de nymphe effrayée*.

Le vicomte put enfin raconter avec assez de verve l'anecdote, alors fort répandue, suivant laquelle le duc d'Enghien, venu secrètement à Paris pour y rencontrer Mlle George, aurait trouvé chez elle Bonaparte, à qui la célèbre comédienne accordait également ses faveurs. Une syncope, accident auquel il était souvent en proie, avait mis Napoléon à la merci de son adversaire, qui dédaigna d'en profiter. Et c'était précisément de cette grandeur d'âme que Bonaparte avait par la suite tiré vengeance par le meurtre du duc.

L'historiette ne manquait pas de piquant, surtout à l'endroit où les deux rivaux se reconnaissaient tout à coup ; elle produisit quelque impression sur les dames.

— *Charmant, n'est-ce pas ?* dit Anna Pavlovna, interrogeant d'un coup d'œil la petite princesse.

— *Charmant,* acquiesça celle-ci, en plantant son aiguille dans son ouvrage, pour signifier sans doute qu'une aussi plaisante histoire ne lui permettait pas de travailler davantage.

Le vicomte, appréciant cet hommage muet, remercia la princesse d'un sourire ; il allait reprendre son récit quand Anna Pavlovna, qui ne perdait pas de vue le jeune homme dont elle redoutait quelque incartade, s'aperçut qu'il était engagé dans une discussion trop chaude et trop bruyante avec l'abbé. Elle se porta aussitôt vers

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LA GUERRE ET LA PAIX

Introduction par Pierre Pascal

Traduction par Henri Mongault

Index par Sylvie Luneau